est paradoxale : que la civilisation athénienne, toute enivrée qu'elle fût de l'idéal le plus éthéré, n'en était pas moins engagée dans les voies d'une activité industrielle et mercantile, aussi généralisée que le permettaient le génie et l'organisation de la société antique.

Je ne dirai pas avec quelle richesse de palette et quelle habileté de pinceau fut exécutée cette brillante peinture. N'est-elle pas restée dans le souvenir de tous ceux qui eurent le plaisir de la voir se dérouler, sous la forme d'une sorte de poésie dédaigneuse de la rime, sérieuse à la fois et légère, et se jouant, avec la liberté élégante de la prose, dans l'expression des réalités les plus vulgaires de l'œuvre manuelle comme des interprétations les plus subtiles de l'œuvre idéale ? (1)

Je vais, suivant de loin cette trace lumineuse, tendre à la même conclusion par un mode inverse. Mais, loin de m'aventurer imprudemment dans des temps et des régions pour l'appréciation desquels serait requise une érudition qui me fait défaut, je m'arrêterai au simple sommaire d'une étude semblable à notre point de vue local. Si donc, dans le travail que je rappelle, il fut démontré qu'Athènes était industrielle quoique esthétique, j'essaierai de dire, au contraire, que notre cité à nous, sans entendre faire pour cela aucune assimilation présomptueuse, fut philosophique et esthétique parce qu'elle était industrielle. Non point toutefois que celui qui a si bien signalé les rapports apparents de la poésie et de l'industrie n'ait pas eu le sentiment de la liaison logique de ces deux choses ; mais il était sans doute dans la nature de son esprit de la faire ressortir de l'exposition pittoresque des faits, comme il est dans les habi-

(1) M. J. Tisseur : *Des affinités de la poésie et de l'industrie dans l'antiquité grecque*. Disc. de réception, 15 fév. 1859.